L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73 rue de Chartres. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 OCTOBRE 1862. Entre les rues Bienville et Conti.

Nouvelle-Orléans
LUNDI MATIN, 6 OCTOBRE

Ventes à l'encan de ce jour.

Par E. M. Jacobs, une Victoire, entre François et Champs Elysées—Un assortiment de meubles.
Par R. Scott, 41, Vieille Levée—Vin, absinthe, eau de Si-Le champagne, cigares, savons, etc.
Par Hoffman & Mack, 41 rue de Chartres—Indiennes américaines, coton blanc, soieries, etc.
Par R. S ott, à 10 heures, dans la rue Vieille Levée, No 44,—Cigares et sav.n.
Par R. T. Montgomery, à 9 heures et demie, dans la rue du Canal, No 182—Meubles—A midi, dans la rue du Camp, No 93—Biscuits, sardines, fromages, saindoux.

UN DISCOURS AUDACIEUX.

Thaddeus Stevens sur la politique du gouvernement.

Thaddeus Stevens, de la Pennsylvanie, ayant reçu des nouvelles de son district, dit le New York *Post*, une renommation flamboyante pour le Congrès, l'a acceptée en prononçant, devant la Convention, le discours suivant où la politique du gouvernement est discutée avec une grande hardiesse :

Je vois venu, messieurs, pour accepter votre nomination et pour vous remercier. C'est toujours flatteur pour un homme public d'être assuré d'avoir la confiance soutenue de ceux dont il est le serviteur, mais surtout dans des temps comme ceux ci, alors que les hommes les plus sages diffèrent entre eux sur la question de la guerre. Je n'étais préparé à parler sur ces questions et à critiquer, non d'une manière générale, mais comme le cas l'exige, la manière dont la guerra été conduite et la politique actuelle de l'administration, mais au dernier moment j'ai hésité et je me suis demandé s'il était convenable de faire de la critique en ce temps de tristesse profonde, où nous ignorons la situation de nos armées et où nous savons seulement qu'elles n'obtiennent de succès nulle part.

Mais soit que nous dominions des conseils au gouvernement, soit que nous le censurions, nous devons tout faire pour fortifier le pouvoir de la nation. Ne désespérons pas; la vie n'est pas tout soleil; elle a des tristesses avec des joies, des vicissitudes heureuses et malheureuses—le patriotisme n'est pas toujours un jeune. L'énergie humaine et la volonté arrachent souvent au destin ce qui semblait appartenir à la justice seule. Il peut se faire aussi que nous n'ayons pas celui ci à user, mais que personne ne manque à sa loyauté envers le gouvernement, quelle que soit la critique que sa politique puisse provoquer, car celui qui faiblit maintenant et qui trahira non seulement à son pays, mais encore à l'humanité et à son Dieu.

Je n'ai pu me résoudre à parler comme j'avais l'intention de le faire; peut-être quand nous connaîtrons les résultats de ces quelques jours, je pourrai me présenter devant vous et vous parler. J'ai protesté contre la politique actuelle non seulement devant le peuple, mais encore devant le président et son cabinet, et dans l'enceinte du Congrès, comme le savent ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mes discours; je leur ai dit qu'ils n'avaient trop de tolérance sur la requête des hommes d'Etat des frontières, dont pas un seul, selon moi, n'a de la loyauté au cœur.

J'ai accusé le premier ministre à en face pour n'avoir pas tenu sa parole et armé chaque homme, blanc ou noir, qui voudrait combattre pour cette Union; pour avoir détourné de faire autour du président bien intentionné jusqu'à ce que la mesure que nous avons faite dans leur pays et que nos armées accomplissent à la maladie et à la peste, ils surgissent derrière nous et, restant assis ce que nos armées gagnent. Ils gardent encore le Mississipi et font maintenant mêmes sur les bords de l'Ohio; je font parce que les esclaves ne les inquiètent en aucune manière—parce qu'ils à la pointe de la baïonnette nous les contraignent fidèles à leurs maîtres au lieu de les rendre fidèles à l'Union.

J'ai dit ces choses au président et au cabinet et ils ont répondu : "Il faudra pour cela en venir là."

"En venir là! Quand 300,000 hommes auront péri et quand 300 millions auront été dépensés; "En venir là" quand on aura demi-million d'hommes sous la sacrifié et un billion de dollars levé au moyen de taxes. Je ne puis et ne veux pas soutenir celui ci; je suis élu je voterai pour que chaque homme, qui peut aider à écraser la rébellion, soit armé et que chaque pouce du territoire rebelle soit saisi et vendu pour payer les dépenses de la guerre.

Je ne me joindrai pas au président pour payer les esclaves—je n'ai pas voté pour sa réélection—je ne voterai pas pour payer un esclave ou un rebelle.

Mais je soutiendrai l'administration aussi longtemps que possible—disant toujours que cela ne m'oublie à moins que la politique ne soit changée. Ne voudrait-il pas mieux que quinze cent mille esclaves armés restassent entre eux autour du champ de bataille de Manassas que d'y voir nos vaillants et les miens? Les rebelles auraient pu les tuer, le genre naturel auraient été à nos propres hommes devenant utilisation trois à l'action et à la victoire.

A cela, cependant, ceux qui sympathisent avec la trahison au Nord crient : Abolition !.... abolition ou l'Abolition tout sur la surface de la terre, abolition à tout, sauf l'Union, affranchissons tous les esclaves—tuons tous les traîtres—brûlez toutes les maisons des rebelles, si cela est nécessaire pour conserver à notre postérité et au monde le temple de la liberté. A moins que nous ne fassions cela, nous ne pourrons les conquérir.

J'ai parlé ainsi dans le congrès et dans la dernière session une quinzaine de mois de mai, le vote a été de 84 contre 42, 84 membres ont été pour moi, quand il y a eu six où ne pouvait en trouver 50, et si je retournais au congrès et que nous avons encore un ennemi à combattre, toute la nation sera avec moi. Ce n'est pas devenue ouvrir cette politique ou la guerra sera toujours entretenue avec le gouvernement, quelle que soit le mécontentement abandonné et notre pays à diviser—et traître est celui qui parle de séparation à quelques conditions que ce soient. Je vous l'entends encore une fois—J'ai dit plus que je n'avais l'intention de dire en commençant, et comme que je ne voulais dire hier soir. Mais je vous ai dit ces choses, afin que si nos principes sont erronés ils soient au moins connus.

Navires blindés de l'Angleterre.

La construction du navire cuirassé "Black Prince" est regardée comme un échec dans la marine anglaise. L'épreuve de ce bâtiment a commencé le 20 août—il voulait connaître sa vitesse et sa solidité. Il est parti de Portsmouth à pleine vapeur et n'a pu faire que douze trends à l'heure. Le "Warrior" en fait 14. Ce dernier navire avait déjà causé un grand désappointement, mais le "Black Prince" est pire et le "Times" annonce qu'il a été renvoyé sur le chantier. Ce journal ajoute qu'il y a sans doute une grande différence dans la vitesse des deux vapeurs et qu'on ne peut en savoir la raison. En d'autres termes le "Black Prince" est un échec comparé au "Warrior" et un échec total comparé aux nouvelles frégates de Napoléon. Il est à remarquer que l'ancienne rivalité entre la France et l'Angleterre gît maintenant dans la question des navires blindés, et l'Angleterre, très certainement, n'épargnera rien pour rétablir sa suprématie maritime. Mais il reste à savoir si la France ne marchera pas plus vite.

RAPPORTS MARYLANDAIS.—Nous trouvons les rapport suivantes dans les journaux de Baltimore :

Jeudi, dans l'après-midi, quatre dames d'Greenebourg, dont une est, dit-on, la fille du Dr Stone, de cette ville, habillées de rouge et de blanc avec des turbans sécessionistes sur leurs têtes et ayant dans leurs mains des drapeaux rebelles, furent dans une barouche jusqu'à Frederick. Ainsi décorées elles firent le tour de la ville, poussant des hurrahs et des saignements pour les officiers et soldats rebelles que elles rencontraient dans les rues.

Un nègre, âgé de quelque 60 ans, qui servait la table du général Jackson à Richmond, rapporte qu'il entendit dire que si le général McClellan était resté une semaine de plus à la Péninsule, l'armée rebelle eut été forcée de se rendre ; qu'elle était pressée par la famine et réduite à la dernière extrémité.

Nouvelles politiques.

Le correspondant du New York *Herald* lui écrit d'Albany qu'on croit dans les cercles politiques que M. Seward quittera bientôt sa place dans le cabinet pour se charger d'une mission en Europe.

Lorenzo D. M. Sweet, démocrate, a été élu au Congrès par le premier district du Maine, à une majorité de 229.

Le sénateur Wright, de l'Indiana, a promptement refusé de nouveau pour le Congrès, dans le district de la Terre-Haute, Indiana. Harvey D. Scott a accepté la nomination des démocrates nationaux, sans condition, contre Voorhees, démocrate de la ligne de Breckinridge.

Le steamer des Etats Unis *Saxon*, capitaine Clapp, est parti samedi soir pour New York via Havane, avec un chargement considérable, la malle et les passagers suivants :

Pour New York—Mme G W Clapp, Mlle, New-York, MM. G L Barjas, Chas Garracheau, Van Nockep—27 à l'entrepont.

Pour la Havane—Mme Morgiveda, MM. E Fisse, A Dorian, Cammerin, A Leblanc, H T Hardy, McCarty, K Escoffier, W Siter, P Abadie, V Dejan, G Olivier, J H Collis, Frank Shaw, Thos Wilson, R A Wilson, A S Armstrong, F Thomas, A Kean, Kimball, Fred Saunders, De Cuir, sa femme, huit enfants et trois domestiques, Mmes Denis, Tannerot, M. E E La Villebeuve, sa femme, deux enfants et une domestique—15 à l'entrepont.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Un soldat fédéral qui avait été blessé à la bataille de Centreville, a déclaré avant de mourir qu'il avait tiré deux fois sur le gén. McDowell pendant l'engagement.

CHRONIQUE LOCALE.

LE RÉPUBLICAIN D'ARKANSAS.—Nous sommes à même d'ajouter quelques détails à ceux que nous avons publiés dans notre édition de samedi soir, sur l'accusation de Manuel Andreu. Le renseignement qui nous est été donnée depuis le dernier numéro nous fournissent en même temps l'occasion de rectifier une ou deux erreurs qui se sont glissées dans le premier rapport.

Andreu, sur la recommandation d'un ami, avait reçu il le meurtrier qu'il avait un moyen de subsistance. Il a payé de sa vie ce confiance et en générosité. Des personnes qui sont bien informées racontent qu'Andreu, deux jours avant sa mort, semblait avoir de noirs pressentiments et ne cachait pas le peu de sympathie que lui inspirait son hôte. Il en avait dit même quelques mots à dames Fitzpatrick qui habitait la même maison que lui. La conversation de l'étranger, avait il dit, ne roulait que sur les crimes et les criminels; il lui paraissait connaître à fond les secrets des prisons de l'Espagne et de Cuba et en causait comme s'il y avait passé des années. Andreu avait fini par croire que l'individu s'était enfui de la pénitencier.

Dans la nuit de vendredi à samedi, les officiers ont arrêté trois hommes sur lesquels planaient des soupçons ; un reconnu plus tard leur innocence et ils ont été relâchés. Ils sont aujourd'hui d'une gaîté le utilité aux yeux de tous.

Dames Fitzpatrick, l'une femme de devant et dont le nom figure plus haut, déclare qu'Andreu avait sur lui un porte monnaie contenant environ quatre vingts piastres ou argent, ou billets de la Banque de l'Etat, en billets de ville, en billets de la Banque de la Louisiane et en billets du trésor des Etats Unis.

M. Ernest Lebarre, qui occupe la moitié de la maison où le meurtre a été commis, ayant entendu le bruit d'une lutte, vendredi, vers trois heures de l'après-midi, regarda par un trou à la cloison et vit un homme (ce est celui qu'on suppose être l'assassin) debout près de la porte de derrière et attachant, sur une table à cirage, quelque chose dans un mouchoir jaune. Lorsqu'il en eut ensuite à marcher dans la maison, d'un air calme et en sifflant, vint à la porte de la rue, toujours sifflant, descendit sur le trottoir et s'en éloigna lentement. Quelques voisins ont entendu les coups d'un mourant, ont vu l'homme sortir de la maison et l'ont suivi des yeux — le seul qui habite le même corps de logis, déclare qu'en vue n'a vu individu à part lui pendant un Andreu a été mesurant, qu'il avait laissé à la porte de la rue et qu'il ne l'a vu que sur le seuil de la porte de derrière, tenant à la main un mouchoir couvert de sang.—M. Joseph Avet l'a vu sortir de la maison avant du sang sur la jambe droite de son pantalon et sur la jambe gauche nouvellement lavée.

Le meurtrier a été servi d'un hache de cheminée et tout d'un coup, on a trouvé et le hache et la cour, couvert de sang et de cheveux et le manche seul la tête près de laquelle la victime a probablement reçu le premier coup.

On a compté sur le cadavre dix huit blessures, dont six étaient mortelles.

M. Lebarre a vu entrer en ce moment de tous les faits qui se rattachent à cet épouvantable drame et nous exposons qu'avant la fin de l'enquête on aura découvert le coupable.

RECONNU.—Le cadavre sur lequel une enquête a été tenue est reconnu : c'est celui de Sindt, allemand, âgé de quarante cinq ans.

Le défunt laisse une femme et trois enfants.

COUR D'ASSISES.—Wm White a été condamné à trois mois de prison pour avoir volé quinze piastres à un camarade.

Patrick Donelle, qui a mutilé un officier parce que celui ci n'avait pas un blanc à lui donner, a été acquitté une amende de dix piastres.

Robert Landrieau, Peter Rooney et Peter Dolan, pour avoir désobéi plus souvent qu'à leur tour à l'autorité du chef de police, ont été condamnés à une légère amende ou à un mois de prison.

John Harrison, John Young et John Johnson, tous de la Jacob, nègre de M. Louis Perrit, Daniel, nègre de M. Penn, et Harrison, nègre de M. G. Le Blanc, ont été envoyés au Workhouse pour un mois. Il est aussi reconnu légalement qu'ont joué dans un bosque de la rue Bourbon. C'est Bob, esclave de M. J. Evans, qui les a dénoncés.

Ellen Hurley et Ann Cassidy ont été condamnées à deux mois de prison pour ivresse.

Le meurtrier a condamné à deux cents piastres d'amende pour rixe et bris de paix. Un mois après qu'il avait été condamné à un mois de prison.

M. Ernest Lebarre, qui occupe la moitié de la maison où le meurtre a été commis, ayant entendu le bruit d'une lutte, vendredi, vers trois heures de l'après-midi, regarda par un trou à la cloison et vit un homme (ce est celui qu'on suppose être l'assassin) debout près de la porte de derrière et attachant, sur une table à cirage, quelque chose dans un mouchoir jaune. Lorsqu'il en eut ensuite à marcher dans la maison, d'un air calme et en sifflant, vint à la porte de la rue, toujours sifflant, descendit sur le trottoir et s'en éloigna lentement. Quelques voisins ont entendu les coups d'un mourant, ont vu l'homme sortir de la maison et l'ont suivi des yeux — le seul qui habite le même corps de logis, déclare qu'en vue n'a vu individu à part lui pendant un Andreu a été mesurant, qu'il avait laissé à la porte de la rue et qu'il ne l'a vu que sur le seuil de la porte de derrière, tenant à la main un mouchoir couvert de sang.—M. Joseph Avet l'a vu sortir de la maison avant du sang sur la jambe droite de son pantalon et sur la jambe gauche nouvellement lavée.

Le meurtrier a été servi d'un hache de cheminée et tout d'un coup, on a trouvé et le hache et la cour, couvert de sang et de cheveux et le manche seul la tête près de laquelle la victime a probablement reçu le premier coup.

On a compté sur le cadavre dix huit blessures, dont six étaient mortelles.

M. Joseph Avet, qui